

## Une Chanteuse des Rues.

Entre deux bouteilles, remarquant sa mélancolie incurable, il lui disait : "Tu est encore pas mal bete de l'attliger pour si peu. S'il n'arrivait jamais de plus grand malheur ! Sache-donc, mon vieux *Choucroute-mann*, pour ta gouverne, que nous le sommes tous, avant ou apres. Allons, vide ton verre, nous irons boire un litre plus loin." Moser buvait, mais au milieu même de son ivresse, le souvenir de Louise, traversant tout à coup son esprit, remplissait ses yeux de larmes et sa gorge de sanglots.

"Ce n'est pas tout. Si le pauvre diable n'était pas l'objet d'une vive sympathie, sa femme était détestée de trois ou quatre commeres qui n'admettaient pas qu'on s'occupât exclusivement de son ménage et qu'on refusât de fayer avec elles. Il ne faut pas demander si elles saisirent cette occasion d'assouvir leur rancune. D'accord avec des maris trop complaisants, elles attirèrent Moser dans leur société et s'appliquèrent à envenimer ses blessures sous le prétexte de les panser. L'une lui disait : "Toutes ces pimbes-ches se ressemblent. Avec leurs airs de sainte-nitouche, elles sont pires que les autres. Ça serait à n'y pas croire, si on ne savait pas ou même l'hypocrisie." Un autre reprenait : "Dieu, que vous ctes bon ! moi, à votre place, je ne m'amuserais pas à fondre en eau. Je ferais comme elle, nous serions quitte à quitte." Il ne pouvait se retourner qu'il ne sentit la pointe acérée de quelque propos semblable. On eût dit d'un malheureux couvert de plaies qu'on plongerait dans un bain d'acide. A force de ne plus voir que des gens si bien convaincus de son malheur, il finissait par en avoir la certitude. En proie à des douleurs dont le sujet était perpétuellement remis sous ses yeux, il n'allait plus qu'avec dégoût à son atelier et ne rentrait plus chez lui qu'avec une sorte d'horreur. Aussi acceptait-il de plus en plus fréquemment la moitié du lit que lui offrait le Parisien. Sous la conduite de ce digne ami, il ne travailla bientôt plus qu'à de rares intervalles et prit tout doucement racine dans les guinguettes et les estaminets. Pour suffire aux exigences de ces désordres, il retira peu à peu ses économies de la caisse d'épargne. Depuis longtemps déjà, il ne remettait plus à sa femme le salaire de la semaine. Il lui imposa graduellement de plus dures privations et ainsi jusqu'au jour où il dut se faire violence pour lui apporter à peine le nécessaire.

"Je m'étonne pourtant moins que vous pourriez le croire de l'imbécillité de ce Moser. Tout d'abord, sans doute, en admettant même que sa conviction soit fondée, il ne peut manquer de paraître inexorable. Il devait tant de bonheur à Louise, qu'une amnistie du passé eût été moins de la générosité que de la justice et de la prudence. Mais Moser ne participait ni de notre éducation ni de nos idées. L'occasion, depuis, m'a été souvent donnée de le voir et de l'étudier. Je me suis trouvé vis-à-vis d'un homme tendre, passionné, de l'esprit le plus étroit, complètement soumis aux contractions de son diaphragme, et aussi bien capable d'une confiance absolue que d'une méfiance outrée. A la lueur des brouillards qui troublaient sa tête allemande, il s'était forgé un idéal qu'il avait cru trouver dans sa femme. J'avais tout à coup ruiné son illusion. Louise n'avait bientôt plus été que la réalisation souillée du rêve de sa vie. Il s'était imaginé que cette femme, dont il était fier et pour laquelle il avait un amour mêlé de vénération, loin de mériter ce culte, n'était plus digne que le mépris. Sous le voile de l'aversion, une atroce jalousie rétrospective l'avait envahi et avait étouffé en lui jusqu'aux apparences du libre arbitre. De bonnes paroles, de sages conseils l'eussent infailliblement ramené à des sentiments plus humains. Ses brutalités n'étaient que la conséquence du mal d'amour qui le dévorait, et il ne devait pas être malaisé d'inspirer au moins le pardon à une âme si faible et si fortement éprise. Mais ses prétendus médecins n'étaient que des bourreaux qui retournaient le poignard dans ses blessures et y versaient du vinaigre au lieu de baume. Ses souffrances ne lui laissaient pas un instant de relâche et le maintenaient perpétuellement dans un égarement tout proche de la frénésie.

"Cependant la situation de Louise devenait de jour en jour plus précaire. A cause des soins que réclamait son enfant, il lui était interdit d'entreprendre un travail suivi. Sans compter les besoins auxquels elle se trouvait en proie, elle était encore journellement harcelée par des créanciers à bout de patience. Jusqu'alors elle avait tout enduré sans se plaindre. Après avoir essayé de la persuasion et de la tendresse, elle avait embrassé l'unique parti qui lui restait, celui de se taire et d'attendre ; mais son dénûment était parvenu à un degré qui ne souffrait plus de délai. Elle s'arma de résolution et attendit son mari. Des larmes dans la voix, elle lui exposa énergiquement l'extrémité à laquelle elle était réduite, et l'impossibilité où elle se

trouvait de vivre plus longtemps ainsi. Le pauvre insensé était ivre : il l'écouta d'un air méprisant. Dès qu'elle eut fini, il éclata en injures ignobles et s'oublia jusqu'à porter la main sur elle. Toutefois, il s'arrêta brusquement et s'enfuit, comme honteux de sa propre fureur...

"Comptant les heures, les minutes, les secondes, Louise attendit un jour, deux jours, une semaine, son mari ne reparut pas. Ceux à qui elle en demanda des nouvelles lui répondirent qu'il ne travaillait plus cour de Bretagne, et qu'il avait changé de quartier. Présentement, elle ne devait donc plus rien espérer de lui. Pour lutter contre une misère incommensurable, ses forces seules lui restaient. Elle se replia sur elle-même et mesura hardiment les profondeurs de l'abîme. Sans crédit, avec des dettes de la pire espèce, elle avait encore engagé ou vendu tout ce qui chez elle avait une valeur quelconque. Elle sentait positivement les premières atteintes de la faim. Il n'était pas au monde une famille, un parent, un ami à qui elle pût légitimement s'adresser. Les dernières paroles de sa mère retentissaient encore à ses oreilles comme une malédiction : "Que je ne te revoie jamais ! A dater de ce jour, tu es morte pour moi." Ce n'est pas qu'elle manquât du courage d'implorer sa pitié ou qu'elle désespérât de l'attendrir : elle eût de grand cœur, pour son enfant, foulé l'orgueil à ses pieds ; mais il fallait laisser entrevoir aussi l'inqualifiable conduite de Moser, avouer au moins tacitement qu'elle avait eu tort de l'épouser, et tout s ses forces s'évanouissaient à la seule idée d'accuser son mari. Si elle songea à moi, ce fut pour renoncer sur-le-champ à une démarche qui pourrait donner une apparence de justice aux soupçons injurieux dont elle était victime. Elle n'échappait à aucun des affronts de la misère. Dans sa détresse, deux fantômes ne cessaient de passer et de repasser devant elle ; la mort et la mendicité. Défaillante de trreur, elle serrait convulsivement son enfant dans ses bras et suppliait le ciel de lui envoyer une inspiration.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont., par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Un an.....	..... \$1.50
Six mois.....	..... 0.25
Un numéro.....	..... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170 1/2 rue Sparks, Ottawa